

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ADMINISTRATION

— ET —

REDACTION

45

PLACE JACQUES-CARTIER

MONTREAL

ABONNEMENT

UN AN - - \$0.50

Strictement d'avance



JOURNAL QUI FAIT DANSER

ANNONCES

MESURE AGATE

Insertion - - 10 cents

... 8'

A LONGS TERMES

CONDITIONS SPECIALES

LE NUMERO

... CENTIN

VOL. I

MONTREAL, SAMEDI, 22 JANVIER 1887

No 18

Guide du duelliste indelicat

Suite.

XXIII

LE COUP DE: VOUS Y ÊTES

C'est la contre-partie du coup... cédent.

Un mardi gras vous êtes invité à dîner chez des amis et, le soir, pour amuser les enfants, on fait des crêpes.

Histoire de rire, et pour donner à chacun l'occasion de retourner la sienne, on les fait dans la cheminée du salon.

C'est comme un fait exprès: personne ne rate son coup, pas une crêpe n'est tombée dans les cendres.

Ça devient monotone. Vous, un vrai boute en train, vous cherchez quelque chose de drôle pour égayer la société.

Alors, lorsque votre tour arrive, au lieu de retourner votre crêpe en l'air comme le vulgaire, vous la flanquez en plein sur la figure de la belle-mère de monsieur.

Vous croyez qu'on va rire, pas du tout.

Comme il y a un héritage à faire—héritage que vous ignorez—le gendre fait son malin, afin de flatter la vieille dame, il vous dit des choses inouïes, il vous blâme publiquement.

Vous ne pouvez pas endurer ça, vous lui essuyez le dessous de la poêle sur son gilet clair, et vous vous retirez en lui disant: A vos ordres!

L'affaire se passe comme la précédente, à cette différence qu'au lieu de dire: j'y suis, vous vous écriez: Vous y êtes!

Un de vos témoins, homme de précautions, se jette sur votre adversaire, comme pour soutenir un moribond, et pendant qu'il lui attrape le bras par derrière afin de l'empêcher de bouger, vous lui passez votre lame fidèle au travers du corps.

Si ce témoin n'est pas la discrétion même, vous profitez de l'occasion pour l'embrocher avec votre adversaire, afin de le réduire au silence, et pour punir sa canaillerie.

Bien fait, ce coup ne peut que faire l'admiration de la haute société.

L'honneur gonflé d'une satisfaction légitime, prend immédiatement l'aspect fier d'un omnibus complet.

XXIV

LE COUP DE LA COTELETTE

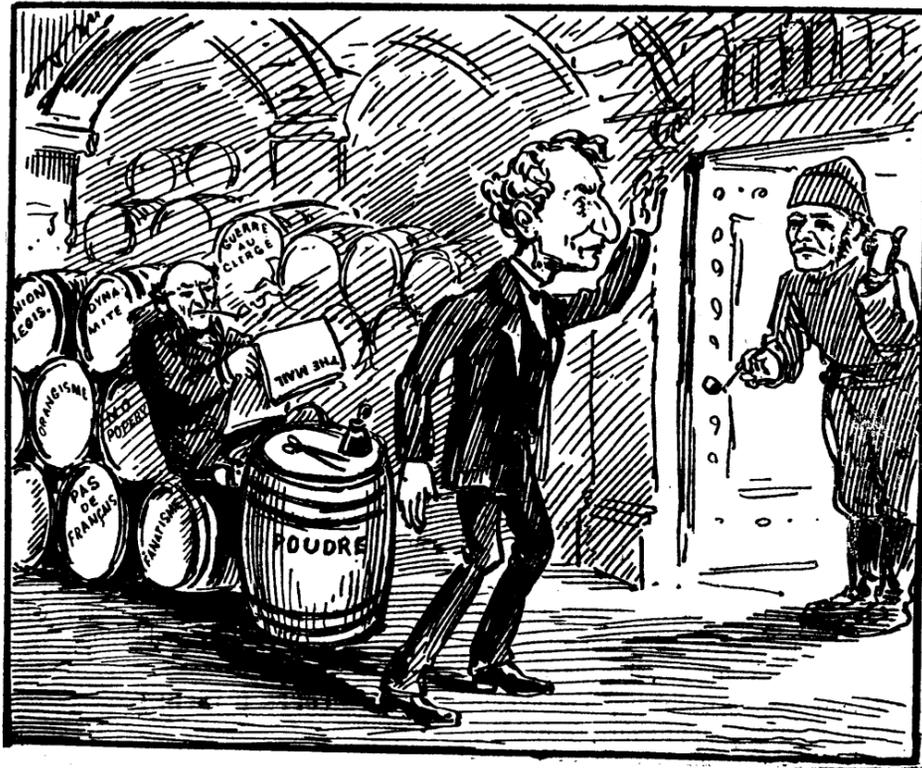
Ce coup exige malheureusement beaucoup d'adresse de la part de vos témoins, on fera bien de ne s'en servir que le plus rarement possible; il est difficile à exécuter, comme toutes choses vraiment artistiques du reste.

Vous montez en wagon, les voyageurs sont nombreux, il n'y a plus qu'une place, et le monsieur qui l'encombre avec son chapeau n'a pas l'air de remarquer votre entrée.

Vous, vous n'osez lui dire: retirez donc votre tuyau, c'est mal élevé. Vous asseoir dessus, vous n'y songez seulement pas, mais afin de ne déranger personne, et pour vous asseoir comme tout le monde, vous attrapez le chapeau, et vous le jetez par la fenêtre.

Au lieu de vous demander pardon de vous avoir donné cette peine, l'autre gougat se plaint, ses paroles sont amères, vous croyez même y remarquer un parti pris de vous être désagréable.

Alors vous ne faites ni une ni deux, vous



A TORONTO

LADÉBAUCHE.—Vous faites bien Johnny, de sortir de cette poudrière. Je crois bien que l'imbécile qui est dedans a envie de nous faire sauter. L'idée de fumer la pipe au milieu de barils de poudre.

sautez dessus, et vous vous mouchez dans le pan de sa redingote.

Inutile de dire que c'est une affaire qui ne saurait rater.

Pour l'exécution de la botte remarquable qui nous occupe, il est de toute nécessité que vous ayez un chien.

Faites-le jeûner; le jour du combat, que madame votre épouse promène cette pauvre bête solidement muselée, pour qu'elle ne puisse rien manger de nuisible en route. Que cette promenade soit à deux pas du rendez-vous.

Au moment de choisir les armes, un témoin habile suspendra avec art, au fond du pantalon de votre adversaire, une petite côtelette dans les vingt à vingt-cinq centimes. Quand vous tomberez en garde, madame, qui aura suivi la scène, lâchera alors le chien démuselé et il se jettera évidemment sur la côtelette que le monsieur balancera sans le savoir.

L'adversaire, surpris, vous offrira naturellement le flanc, et vous, que tout ça ne regarde pas, vous le traverserez comme il convient.

L'honneur sera tellement satisfait qu'il s'en dévissera le nez.

XXV

LE COUP DU CIGARE

Vos voisins d'en dessous vous ont informé qu'ils allaient partir le samedi de la semaine suivante, en train de plaisir, pour... peu importe.

Il ont pris leurs billets à l'avance, ils vous les ont montrés, vous êtes sûr qu'ils les ont bien.

Il est trop tard pour les dissuader. Mais réfléchissant que la petite dame est

bien délicate, pour affronter la fatigue de deux nuits en chemin de fer, dans ces trains où l'on est tassé, bourré, bousculé, vous vous dites: Ce mari-là veut tuer sa femme!

Bon, vous ne pouvez tolérer ça.

Vous ne dites rien, bien entendu, car dans le fait, ça ne vous regarde pas, mais vous suivez les mouvements de ces voisins et vous vous arrangez pour les retarder jusqu'à l'heure à peu près juste; vous sortez au moment où ils n'ont plus que le temps de mettre leur chapeau.

Vous posez vivement deux bons pitons à leur porte, vous y passez un fort cadenas que vous fermez à clé, et vous montez tranquillement vous coucher avec la conscience satisfaite du devoir accompli.

Ils manquent naturellement leur train.

Si le mari ne vous soupçonne pas, c'est le meilleur, car entre voisins c'est tellement désagréable d'avoir des ennuis qu'on ferait tout pour les éviter.

Seulement, s'il est sûr que c'est vous qui lui avez évité de la fatigue, ne comptez pas sur sa reconnaissance, car en général le monde est ingrat.

Vous aurez probablement même une affaire avec lui.

Dans cette attente, achetez de ces cigares à fusée qu'on vend en Belgique. Fumez-en un pour savoir exactement au bout de combien de temps ils éclatent.

Gardez l'autre pour votre rendez-vous d'honneur.

Sur le terrain, allumez-le au moment de vous mettre en garde, et quand la minute précise de l'explosion doit se produire, fendez-vous de manière à être tout près du visage de votre ignoble adversaire.

La fusée part, aveugle ce scélérat, et vous, qui semblez tout surpris, vous le traversez de part en part dans un mouvement de distraction bien naturel. On vous blâmera, c'est évident, mais laissez dire.

Quel est l'homme qui pourrait se vanter de faire au goût de tout le monde!

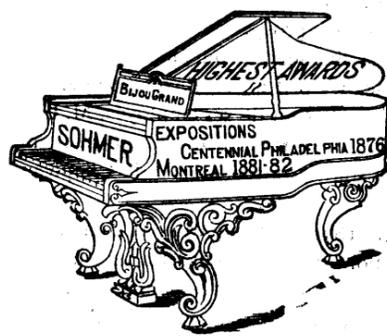
En attendant, l'honneur sera tellement satisfait qu'il en fera probablement craquer la patte de son gilet dans un mouvement d'enthousiasme.

à continuer.

Entre chasseurs marseillais: —Moi, mon cher, je tue absolument tout ce qui passe à portée de mon fusil. —Et moi donc! Je tue tout ce qui n'y passe pas.

Dans un bureau de poste. —Monsieur, je désirerais expédier ce poisson par les soins de votre administration. —Mais, monsieur, cela n'est pas notre affaire. —Comment! Et les carpes postales, alors?...

A Marseille. On parle de patience et de longueur de temps. —Mon cher, fait Cabassol, z'ai connu un invalide qui passait son temps sur la Cannebière. Il faisait pousser de la vigne sur ses zambes de bois. —Moi, reprend un natif de Carcassonne, z'ai eu une eau pour faire pousser les cheveux... admirable! Une femme m'avait donné une mèche de ses cheveux dans sa jeunesse; je l'arrosai avec mon eau. Elle poussait dans mon tiroir comme du réséda.



SOHMER

Adoptés aux conservatoires de New-York, Boston, Philadelphie, New York College of Music, Fifth Avenue Theatre, Couvent de Villa Maria, Montréal, Couvent du Sacré Cœur à Mahatanville, Couvent de Villa de Sales, Long Island, et dans toutes les principales Institutions d'Amérique. Le Couvent de Maria qui a 8 pianos Sohmer depuis plus de six ans dit que ces pianos sont parfaits sous tous les rapports et ne peuvent pas être surpassés.

— SEULS AGENTS —

LAVIGNE et LAJOIE

1687, RUE NOTRE-DAME, Montréal.

LE VIOLON

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de 50 cents par année, inviolablement payable d'avance. Nous le vendons aux agents huit cents la douzaine. Toutes communications doivent être adressées comme suit :

LE VIOLON,
45, Place Jacques-Cartier,
MONTREAL.

H. BERTHELOT, RÉDACTEUR.

MONTREAL, 22 JANVIER 1887



BIOGRAPHIES-ECLAIRS

Ce que l'on dira de nos contemporains au XXIème siècle.

Quelle tâche ardue sera celle des hommes du XXIème siècle qui entreprendront d'écrire l'histoire des événements qui se passent de nos jours dans la province de Québec ! Il y a tant de contradictions chez nos écrivains contemporains au sujet des hommes publics, il y a tant d'appréciations malveillantes et mensongères de la politique du jour, que les auteurs du siècle suivant feront une véritable macédoine lorsqu'ils essaieront d'écrire les biographies de nos grands hommes. Ils feront un meli-mélo des principaux faits, et leur travail sera un véritable charabia, un capharnaüm des plus ridicules. LE VIOLON donne aujourd'hui à ses lecteurs un échantillon des biographies qui seront publiées à Montréal vers l'année 1920.

CHAPLEAU

fut une des figures les plus illustres de la politique française en Canada de 1870 à 1889. Il naquit à Terrebonne vers l'année 1840 de parents pauvres mais honnêtes. Après avoir fait un brillant cours d'études au collège Ste-Thérèse, il entra dans le commerce en fondant une librairie sur la rue Notre-Dame, en face du palais de justice. Ses affaires prospérèrent grâce à son talent pour la finance et son énergie infatigable. Son négoce prit un tel développement qu'il dut s'associer un de ses employés, M. Ludger Labelle, et sa maison était universellement connue sous la raison sociale de Chapleau et Labelle.

Vers 1870 M. Chapleau entra dans la carrière politique où il remporta les plus grands succès comme orateur populaire. En 1872, il fut élu député du comté de Terrebonne, au parlement local où il prit le premier rang parmi les politiciens du jour. Il fit partie du cabinet de Boucherville et après le coup d'état du gouverneur Letellier, il entra dans le gouvernement de Sir John A. MacDonald à Ottawa avec le portefeuille de secrétaire d'Etat. Fatigué de la politique, il se livra à l'industrie et fonda sur la rue St-Laurent une grande manufacture de coffres-forts. L'ouvrage qui sortait de ses ateliers était admiré non seulement dans la Puissance, mais aussi dans la république voisine. Il remporta toujours les premiers prix aux expositions de l'industrie dans son pays. M. Chapleau, malgré qu'il parut toute sa vie dans un état de santé très précaire, mourut à un âge avancé laissant une nombreuse famille.

MERCIER

s'acquiesça beaucoup de célébrité au milieu du dix-huitième siècle par ses voyages dans l'Alaska. Il explora la région polaire jus qu'au 75ème degré de latitude où il fonda des postes pour une grande compagnie de fourrures américaines de San Francisco. En 1870, il partit de l'Alaska pour ouvrir à Montréal sur la rue Notre-Dame une immense carrosserie. Les voitures qui sortaient de son établissement étaient toutes faites d'après des dessins artistiques et originaux qui lui valurent les plus grandes distinctions dans les concours industriels. Mercier, répondant à l'appel de ses compatriotes renonça à l'industrie pour figurer dans le parlement de Québec. Il épousa la cause libérale et resta huit ans sur les banquettes de la gauche avant de conduire ses amis au pouvoir. Après la chute du ministre Ross en 1887, le gouverneur Masson le chargea de former un nouveau cabinet. Il comptait parmi ses amis plusieurs députés du parti national et du parti castor en qui il avait une confiance aveugle. Ces derniers ne lui accordèrent pas l'appui qu'il attendait d'eux. La zizanie se mit dans le camp ministériel et les éléments hétérogènes qui le composaient ne tardèrent pas à se désagréger. Après avoir administré les affaires de la province pendant dix huit mois, le gouvernement Mercier fut battu par un vote de non-confiance au sujet du bill de l'éducation obligatoire et laïque.

Dégouté de la politique, Mercier entra au barreau et fut élu bâtonnier du district de Montréal. On prétend qu'il était extrêmement superstitieux malgré son intelligence hors ligne et sa profonde érudition. Il ne se gênait pas de dire à qui voulait l'entendre qu'il attribuait son plus grand succès politique à un bout de corde de pendu qu'il portait continuellement dans sa poche.

MACDONALD

a été avec Sir Geo. Cartier, le fondateur de la Confédération. Né en 1815, à Kingston, Ontario, il fit ses études à l'université de Toronto. Il se rendit à Montréal encore jeune et tenta la fortune dans le commerce du tabac. Il déploya une grande activité dans ses affaires et réussit à fonder la plus grande manufacture de tabac de la puissance. Après avoir réalisé plus d'un million de dollars par son industrie, il se lança dans la politique en compagnie de sir George Cartier. Le premier de juillet 1867 il fut appelé à former le premier gouvernement de la Confédération, et il resta vingt ans au pouvoir. Sur ses vieux jours, las des soucis du gouvernement il abandonna l'arène parlementaire pour ouvrir une école de danse à Montréal dans le Queen's Hall, où il obtint beaucoup de succès. Macdonald aimait beaucoup le violon qui faisait danser ses amis.

MATHIEU

fut un des membres distingués du barreau de la province de Québec. Il pratiqua sa profession avec beaucoup de succès et représenta le comté de Richelieu pendant plusieurs années dans le parlement local. Il étudia subséquemment la prothèse dentaire et exerça sa profession sur la rue Notre-Dame, à Montréal. Il s'était créé une forte clientèle par un système qu'il avait inventé pour extraire les dents sans douleur pour l'opérateur. Cédant plus tard aux sollicitations de ses amis, il se laissa échevin pour le quartier Est, dans le conseil-de-ville où il s'acquiesça la réputation d'un homme actif, intègre et intelligent, refusant de s'associer aux opérations véreuses d'un ring qui dilapidait le trésor civique. Après avoir été dans l'édilité pendant trois ans il ouvrit un hôtel dans la rue William, près de la rue McGill, sous le nom excentrique de

X. 10. U. 8.

Mathieu avait reçu une éducation athlétique qui avait donné à ses muscles un développement prodigieux. Il faisait des tours de force que n'auraient pas désavoués Joe Montferrand et Grenache. Comme il avait rendu des services signalés au parti

conservateur, sir John le nomma juge de la Cour Supérieure.

Il devint une des lumières de la législation et jamais aucun de ses jugements ne fut renversé par la Cour d'Appel. Il est mort à l'âge de 97 ans.

PERRAULT

un homme qui a joué un rôle assez important dans la politique, le commerce et l'édilité. Il fut président de la section Notre-Dame, de la société St Jean-Baptiste. Il établit une des plus grandes imprimeries de Montréal et obtint un contrat lucratif de la corporation. Il représenta longtemps le quartier Est au Conseil-de-Ville. Il rendit des services importants à l'agriculture en important du blé de la Mer Noire. Il publia dans la presse des correspondances remplies de suggestions pratiques sur toutes les grandes questions qui occupaient l'esprit de ses concitoyens. Il représenta le Canada à l'Exposition de Paris en 1872. Il devint plus tard vice-consul de France à Montréal. Il appartenait à plusieurs congrégations religieuses et mourut vieux garçon sans lignée.

BISAILLON

Coiffeur célèbre de la rue Notre-Dame. Il lâcha ses rasoirs pour la toge et obtint des succès au barreau. Il a été pendant longtemps l'associé de l'honorable M. Lacoste, qui tenait un des bureaux les plus importants de Montréal.

(A continuer.)

Nous trouvons parmi nos échanges le numéro prospectus du *Pictorial Times*. Nous souhaitons prospérité au nouveau confrère qui remplit une lacune dans la presse. Les parties artistiques et littéraires sont frappées au coin du bon goût.

MM. Lavigne et Lajoie ont eu une bonne idée, celle de réunir dans un livre à petit format les romances, chansons et parties d'opéra qui ont obtenu le plus de vogue dans les salons de Montréal depuis quelques années. Le petit volume contient les paroles et la musique annotée de tous ces chants. Ce sera un trésor entre les mains des amateurs. Le volume se vend pour le prix modique de 35cts.

Nos remerciements aux populaires éditeurs pour l'envoi de leur publication.

COUPS D'ARCHET

—Madame, vous avez perdu un enfant dernièrement, de quelle maladie est-il mort ?
—Le docteur qui l'a soigné m'a dit que c'était d'une bronchite populaire.

Les conservateurs ont adopté une variante à la fin de leur oraison dominicale. Ils disent maintenant : Délivrez nous du Mail. Ainsi soit-il.

—Madame, votre beau-frère M. X..... est encore à Calumet travaillant pour le Pacifique ?

—Non, monsieur, il a changé de place, il est rendu au Vent-Découvert (Vancouver).

On dit que le maire Beaugrand doit faire présenter au Conseil-de-Ville un règlement à l'effet d'ouvrir un seul bureau de votation pour la mairie. Ce bureau sera installé dans le labyrinthe de la place d'Armes qui sera une continuation du labyrinthe que le dit M. Beaugrand a installé au Queen's Hall pour s'assurer un troisième terme d'office.

On est à table.
—Monsieur Godichon, voulez-vous dépecer la dinde, s'il vous plaît ?

—Non, je vous remercie. L'homme qui dépece est un fou ou un fourbe, et je ne veux être ni l'un ni l'autre.

—Que voulez-vous dire ?
—S'il garde les meilleurs morceaux pour lui-même c'est une canaille ; s'il ne les garde pas c'est un fou, et, comme je vous l'ai dit, je ne veux pas me placer dans l'une ou l'autre de ces catégories.

Zed, un bohème en renom à Montréal, rencontre un ami sur la rue St. Vincent et lui dit :

—Pourrais-tu me dire où je trouverai un restaurant avec un bon menu pour le lunch ?

—Oui, de l'autre côté de la rue.

—Est ce de première classe ?

—Certainement.

—Y a-t-il de la perdrix, de la salade de poulet, etc.

—Je le crois.
—Merci pour le renseignement. Vous êtes bon garçon et comme j'ai oublié mon porte-monnaie.

—Excusez-moi fit l'autre et il disparut dans l'Hotel Richelieu. Il traversa les longs corridors et sortit sur la place Jacques-Cartier.

—Il n'est pas aussi fin qu'il le pense, se dit le bohème. Il croit qu'il vient de sauver 50 cents tandis que j'étais seulement pour lui en emprunter dix.

Un journal comique des Etats-Unis qui veut faire de l'esprit aux dépens des Canadiens a publié la blague suivante :

—La conversation était tombée sur le Canada.

—Quel espèce de climat y a-t-il au Canada ?

—C'est un climat fort beau.

—Le climat peut être très-bon pour un homme riche, mais je pense qu'il est très-dur pour les pauvres.

—Le climat est des meilleurs du monde pour un pauvre homme du moment qu'il s'y est fait.

—Que peut-il faire en hiver ?

—Il peut faire beaucoup d'argent en ramassant les oreilles gelées qui tombent dans la rue et en les rapportant à leurs propriétaires.

—Mais que fait le pauvre homme en été ?

—Il n'y a pas d'été en Canada.

Deux "habitants" visitaient l'Hotel-de-Ville il y a quelques jours. L'un d'eux désirait monter jusque sur le sommet du pavillon central et l'autre était d'avis contraire.

Le premier dit à l'autre :—Viens donc, Calisse, j'ai envie de monter jusqu'au haut de ce clocher.

—Qui est-ce qui t'en empêche ? Grimpe donc, moi, je resterai au pied de l'escalier et je t'attendrai. Je ne grimperai pas, c'est une affaire réglée.

—Pourquoi ne montes-tu pas ?

—Eh ben ! l'escalier est trop apic, il vente à décorner les boeufs et on pourrait se faire dégringoler d'en haut.

—Ah ! crê lâche, monte donc. Ça sera si beau lorsqu'on sera rendu chez nous de parler des belles choses qu'on aura vues de là-haut.

—Monte, toi. Je préfère rester ici et dire des mentrilles une fois rendu chez nous.

Un de nos compatriotes de la Virginie a starté une business avec les Muses. Il nous a adressé ces jours derniers la poésie suivante comme échantillon de son stock. A nos lecteurs d'en juger.

Voici la pièce :

LE COEUR ET LA MAIN.

I
 Quand je vois une aimable fille
 A la frimousette gentille,
 Mais sans fortune et sans talent,
 Je me moque un peu de l'argent.
 Et je lui donne d'un air fin
 Mon cœur... sans ma main.

II
 Et si je vois une héritière
 A la frimousette assez fière,
 Mais sans tournure et sans beauté,
 Moi j'ai la générosité
 De lui donner avec bonheur
 Ma main... sans mon cœur.

III
 Mais si jamais j'ai la fortune
 De me rencontrer avec une
 Qui les possède tous les deux,
 Je m'estimerai fort heureux
 De lui donner... pour son malheur
 Ma main et mon cœur.

CHB. E. ROUSSA.

Le cyclone qui ravage le magasin du Vrai Brazeau après avoir balayé ses rayons vient de s'attaquer aux cigarettes. La concurrence est au désespoir, elle sèche de frayeur en voyant les prix superlucifcoquentieux. Jugez un peu. Cigarettes Vanity Fair 8cts : par paquet ; Old Judge, 3 pour 25 cts ; Caporal, 3 pour 25 cts ; Puritan, 3 pour 25 cts ; Sweet Sixteen, 4 cts par paquet, Parisien, 4 cts ; Creole, 4 cts. Finalement la cigarette parfumée du Japon pour dames qui désirent plaire à leurs maris 25 cts par paquet. Le vrai Brazeau est au No. 47 rue St Laurent.

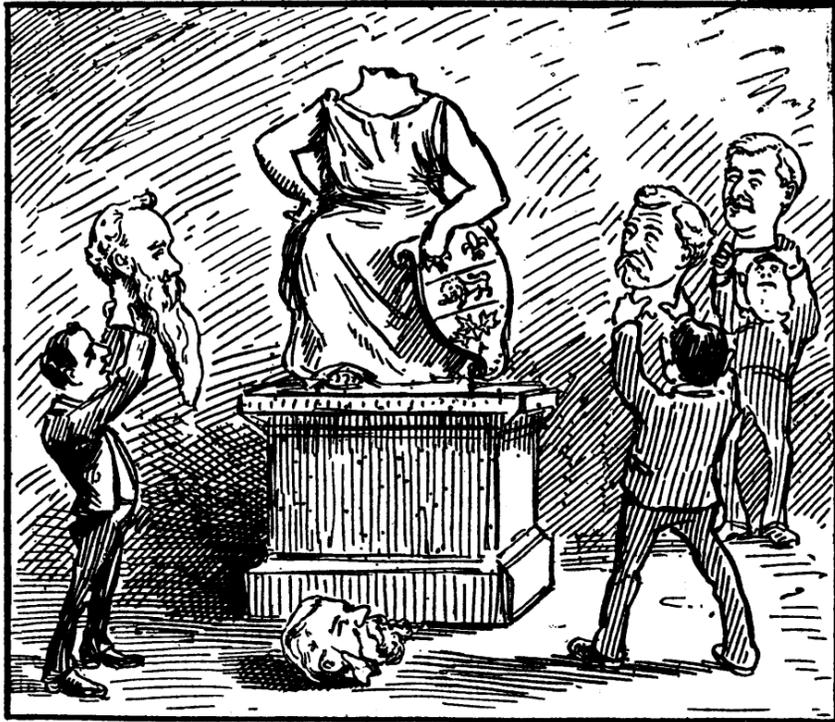
THEATRE ROYAL

East Lynne figure sur le programme du Théâtre Royal pour cette semaine. C'est un drame de la vie réelle rempli de situations émouvantes. Le rôle principal est tenu par Ada Gray, une artiste accomplie dont le nom est familier à tous les amis du drame. *Davy Crockett* a été joué la semaine dernière dans une salle qui n'a pas cessé d'être bondée de spectateurs enthousiastes.



LES VOYOUS

Ugène.—Qué tu fais là ?
 Ernest.—J'attends Milie.
 Ugène.—T'es donc marié avec elle ?
 Ernest.—Avec qui que tu veux que je le soye, donc ? Est-ce que ça te fait loucher ? Faut le dire.
 Ugène.—Merci ! tu n'est pas rageur ; je t'arrête pour le demi-terme.
 Ernest.—Je suis comme je suis ; c'est pas une raison pour me bêcher à cause de Milie.
 Ugène.—Qué qui te bêche ?
 Ernest.—Toi... et les autres. Si j'ai un béguin pour Milie, ça ne regarde personne. Il n'y a pas besoin de patente pour avoir une inclination. Je te reproche pas Joséphine, moi.
 Ugène.—Veux-tu que je dise ? Tu as un cheveu.
 Ernest.—Eh ben, oui, j'ai un cheveu. Après ?
 Ugène.—Après ? Milie veut te lâcher.
 Ernest.—Qui t'a dit ça ?
 Ugène.—Je le sais, v'là tout.
 Ernest.—C'est Léon. Il était hier soir avec elle au Géant. Je l'ai appris par les camarades de l'atelier, qui ont voulu me blaguer. Je suis bon enfant, mais j'aime pas la blague sur les femmes. Quand j'ai vu qu'ils mécanisaient, j'ai dit : C'est bon ! et je suis venu me ballader sur le trottoir, où j'attends Milie à passer.
 Ugène.—Pourquoi faire ?
 Ernest.—Une idée comme ça. Je veux l'inviter à une chouette danse.
 Ugène.—Du tabac ?
 Ernest.—Tout de même.
 Ugène.—T'as tort.
 Ernest.—J'dis pas, mais je suis butté. Pourquoi qu'elle va au café-concert ?
 Ugène.—Si elle aime la musique, c'te femme !
 Ernest.—As-tu fini ? Si tu comprends pas ça, t'es pas un homme, vois-tu.
 Ugène.—Je suis un homme autant que toi, et je laisse aller Joséphine au bal Bourdon. Faut avoir confiance... Et puis j'aime mieux jouer la poule.
 Ernest.—Parce que t'es un gouapeur. Mais ceux qui préfèrent le sentiment à la gouape, c'est pas ça. On a de la moelle ou on n'en a pas. T'as jamais eu de moelle pour un décime.
 Ugène.—Possible. Mais je n'ai jamais de chahut avec Joséphine comme toi avec Milie. Quand je rentre un peu éméché, après minuit, elle me dit : "La cruche est dans le coin ; éteins toi." Eh ben, c'est une épouse, ça, que je dis. C'est pas de ces carcans à queroline, qui balayent les macadam. Aussi quel qui a des regards pour elle ? C'est moi. Je lui paye son garni de la rue Ménilmontant, un poussier de quinze balles par mois. Excuso moi !
 Ernest.—Eh ben, en ce qui, je ne lui paye peut être pas son bahut, à Milie ? Quoi qu'elle a à se plaindre ? Si je me rince la corne quelquefois chez le mastroquet, c'est pour me consoler. De quoi ! on a ses potins comme tout le monde. C'est pas une raison pour vous faire des scènes tous les jours et vous appeler mufle ?
 Ugène.—Elle t'a appelé mufle !
 Ernest.—Lundi ; tu vas voir. Il me restait encore quatre francs de ma paye ; j'avais chauffé le four depuis samedi, et j'allais rentrer chez Milie quand je rencontre Todore.
 Ugène.—Un pant.
 Ernest.—Il me demande si je veux m'humecter. Je lui dis comme ça que j'ai mon casque. Il me répond qu'un casque de plus ce n'est pas ce qui nuit à la considération de l'honnête ouvrier, et il offre une tournée au café Robert. Qué que tu aurais fait à ma place ? Tu lui aurais rendu sa politesse.
 Ugène.—Plus souvent ! à un daim de ce tonneau ! Rasoir !
 Ernest.—Je paye le noir et le mélé, et je m'enfile de douze sous. Je voyais ben qu'il était poivre lui aussi ; mais ça ne me regardait pas, pas vrai ?
 Ugène.—Ça te regardait, sans te regarder. Puisque tu en avais plein le boudin !
 Ernest.—Dame ! on ne crache pas sur la consommation. A quoi ça m'aurait avancé de faire ma Sophie ? Todore fait venir deux



A QUÉBEC

Ça finira-t-il bientôt ? Quelle tête va-t-on lui mettre maintenant ? Est-ce celle de Mercier, de Taillon ou d'Angers ?

lavements au verre pilé, que nous avalons en douceur. Pour ne pas rester en affront, je propose l'absinthe ; c'était l'heure : six plombes quinze broquilles ; si ça n'avait pas été l'heure, j'aurais bavardé dessus. Robert nous apporte deux navaroises aux choux... c'était ça... presque aussi bath qu'au *Champ de navets*. Nous en étouffons encore deux autres ; après quoi, j'avais mon affaire, là, dans le solide. J'y voyais en dedans. Todore parlait pus. Robert, qui voit que nous avons fini de faire aller le négoce, nous dit à tous les deux : "C'est pas tout ça ; vous avez votre cocarde, il faut éclairer. C'est six francs, sans compter la casse." Je dis à Todore : "Vas-y de ta part." Todore me répond : "J'suis malade."
 Ugène.—Des emblèmes !
 Ernest.—Je te le secoue, il tombe sous la table, en disant : "J'veux un fiacre." Moi, ça commençait à me fendre l'arche. Je lui dis : "Pas de bêtises, mon vieux ! ça ne serait pas à faire ; blague dans le coin, t'es malade, mais paye ta moitié."
 Ugène.—Malade du pouce ; ça empêche les ronds de glisser.
 Ernest.—Sais-tu ce qu'il me répond. "Et ta sœur !"
 Ugène.—J'aurais cogné.
 Ernest.—Robert voit le flanche et dit : "Il faut le fouiller." Todore voulait pas se laisser faire, mais je lui appuie le genou sur l'estom et je lui nettoie sa pelure du haut en bas. J'trouve une demi-veuilleuse.
 Ugène.—Oh ! la la !
 Ernest.—Robert dit : "Je suis levé !" et il nous appelle filous. Je suis obligé de me lâcher de ma douille, en marronnant. Après ça, nous nous cavalaions, moi et Todore du côté du Temple, en pinçant un feston un peu fiscal. Arrivé devant le liqueuriste ; *à la petite chaise*, il me dit : "Pourquoi que la colonne de Juillet remue quand il fait du vent ?" Je lui réponds que ça m'est égal. Là-dessus, v'là mon Chinois qui se fâche et qui me reproche d'avoir payé au Café Robert, vu que ça l'humilie dans sa dignité. Je l'envoie à la balanoire. Il se monte et veut me passer la jambe. Je dis : "Ça va cesser, n'est-ce pas ?" et je lui détache un coup de pinceau sur la giberne. Il veut repiquer de la même pour le second rampeau. "T'en as pas assez ? que je lui dis. J'en tiens un assortiment dans les prix de fabrication." Et je m'éloigne. Mais v'là-t-il pas ma patte gauche qui lâche le trottoir ; je m'étale et je me dégrade le portrait.
 Ugène.—Et Théodore ?
 Ernest.—Todore ? Il avait été donner de la tête dans la boutique du liqueuriste ; c'était pas volé. On l'a collé au dépôt. Moi, je suis rentré chez Milie, en prenant par la barrière du Maine. Et v'là pourquoi elle m'a traité de mufle.
 Ugène.—C'est différent ; t'as raison ; alors. Y faut la balancer.
 Ernest.—Tiens ! Pavard qui passe ; appelons-le.—Hé ! Pavard ! brrrrrrrr ! pil ouitt ! pil-ouitt !...
 CHARLES MONSELET.

GENS QU'IL FAUT FOIR.

L'homme qui dans un restaurant ne peut manger sa soupe sans faire du bruit ou prendre un verre de vin sans faire la grimace. L'individu qui dans un club frappe la table à coup de poing chaque fois qu'il

émet une idée en conversation et qui ensuite lâche des jurons parce qu'il s'est fait mal aux doigts.
 L'individu qui vous dit pourquoi il fait faire ses habillements à Londres, combien ils lui coûtent et quel est le nom du lord qui s'est habillé avec la même pièce.
 Le prolétaire qui non seulement emprunte votre argent mais qui insiste à vous donner les raisons pour lesquelles il en a besoin, quoique vous sachiez qu'il ment tout le temps.
 L'individu sympathique qui, lorsqu'il vous est présenté, vous dit immédiatement qu'il connaît très bien tous les membres de votre famille que vous détestez et qui parle du profond estime qu'il a pour chacun d'eux.
 La personne âgée qui vous interrompt toujours en conversation en disant : Lorsque vous aurez eu mon expérience...
 Le jeune homme au regard idiot qui, s'il vous rencontre vingt-quatre fois en douze heures vous demande toujours : eh bien mon vieux, qu'y a-t-il de neuf aujourd'hui ?

VARIETES

Réclame foraine :
 Ce soir
 la belle Barbina, la célèbre dompteuse
 Exhibera pour la première fois
 Le terrible serpent à sonnette... électrique

Le progrès ne s'arrête jamais à Montréal. Aujourd'hui notre ville n'a rien à envier à New York sous le rapport du luxe et du confort de ses grands magasins de vins. Si vous entrez au No. 88 rue St-Laurent, à l'enseigne du Tonneau Rouge, vous admirerez un déploiement de luxe et de décorations artistiques tel que l'on en voit dans la buvette somptueuse du Fifth Avenue Hotel, dans la métropole des Etats-Unis. Ne manquez pas d'aller visiter cette place intéressante, vous ne regretterez pas votre promenade. Les propriétaires sont MM. Joseph Gauthier & Cie.

Réflexion d'un philosophe :
 "O ironie des langues ! *Dynastie* et *Dynamite* ayant pour étymologie le même mot grec !"

Notes d'Album :
 "La femme est comme une armée : elle est perdue si elle n'a pas de réserve."
 "Il en est des premières leçons de l'expérience comme de nos premiers cheveux blancs que nous ne voulons pas garder."

Le docteur X... arrive l'autre jour furieux à son cercle. Et tempêtant :
 —Ah ! le chenapan. Ah ! le vaurien.
 —A qui en avez vous donc, docteur ? lui demande un membre du cercle.
 —A un étranger, parbleu, qui me fait appeler le mois dernier dans un hôtel. Je le soigne pendant quinze jours. Et voilà-t-il pas que l'animal s'est sauvé sans me payer !
 —Que voulez-vous, docteur ! Cela fait confiance. Il y a dans nos divers cimetières tant de vos malades qui vous ont payé sans se sauver.

LE CARNAVAL

Tout indique que nous allons avoir le plus beau carnaval qui se soit jamais vu. Aussi chacun se prépare, et surtout nos hôtels de renom, tel que celui de M. Théotime Lanclôt, coin des rues Ste-Catherine et Sanguinet, qui a fait de grandes réparations à son établissement, et c'est là que vous trouverez les liques et les plus purs de Montréal, Vins des crus en renom, Cigares des meilleures marques. Cabinets particuliers. Huitres en écailles reçues par express tous les jours. Soupe aux huitres et le fameux cigare "Théo" à 5 cts. Allez goûter ses Tom and Jerry.
 Salle éclairée à la lumière électrique à la disposition des clients.

Farandoul a dû se marier la semaine passée.
 —Eh ben ! ça y est ? lui demande hier un ami.
 —Non. J'ai rompu chez le notaire...
 —Vous plaisantez ?
 —Point. Vous comprenez, une femme qui attrapait des mouches pendant la signature du contrat !

Un aphorisme de Schopenhauer, le pessimiste allemand, si à la mode aujourd'hui :
 "On peut comparer la vie à une étoffe brodée dont chacun ne verrait dans la première moitié de son existence que l'endroit, et dans la seconde que l'envers ; ce dernier côté est moins beau, mais plus instructif, car il permet de reconnaître l'enchaînement des fils."

LA PRINCESSE LOUISE.
 Le populaire Restaurant de la Princesse Louise est devenue aujourd'hui la propriété de M. F. Propriétaire, ci-devant de Lanoraie. Le nouveau Propriétaire invite le public et les anciens clients de visiter son restaurant, qui vient de subir des réparations considérables. La cuisine est sous la direction d'un chef des plus habiles. Repas à la carte. Primeurs de la saison. Vins des meilleurs crus, etc. Le restaurant de la Princesse Louise est aux Nos. 1634 et 1636 Rue Notre-Dame, coin de la rue St Jean-Baptiste. jno

La Bibliothèque à Cinq Cents voit chaque jour son succès s'affermir. D'où lui vient cette faveur particulière du public ? Il suffit de parcourir au hasard un des numéros hebdomadaires de cette intéressante publication, et l'on se rendra immédiatement compte du choix éclairé, de l'attention scrupuleuse qui président à sa composition.
 Les sujets les plus variés dans le Roman, la Littérature, l'Histoire, les Voyages, les Scènes du Désert ou de la Vie Indienne, y sont tour à tour développés avec l'attrait puissant des poignantes émotions que font naître les grands spectacles de la nature, et l'analyse des sentiments les plus tendres et les plus délicats du cœur humain.
 A ces divers titres, *La Bibliothèque à Cinq Cents* a sa place marquée d'avance à tous les foyers, où elle fera les délices du vieillard aussi bien que celles de la jeune fille.
 Prix d'abonnement : un an, \$2.50 ; six mois, \$1.25. S'adresser à Poirier, Bessette & Cie, 1540 Rue Notre-Dame, Montréal.

UNE INNOVATION

AU PIED DE COCHON

Bonne nouvelle pour les gourmets. Le père Cizol vient d'introduire dans son restaurant les véritables Chinois de la Mère Moreau, pruneaux, pêches, cerises à l'eau-de-vie, le Punch Cizol. Rien de mieux pour arroser ses pieds de cochon. jno P. CIZOL, 72 rue St. Laurent.

J. N. LAMARCHE
 RELIEUR
 No. 17, RUE SAINTE-THERESE
 Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel
 MONTREAL,
 Reliure commerciale et de goût exécuté avec soin et promptitude, et à prix très modérés.

AUX PATINEURS
 GRANDE OUVERTURE DU
 PALAIS DE LA PUISSANCE
 957—RUE STE-CATHERINE—957
 (Entre les rues St-Dominique et St-Constant,
 SAMEDI, LE 4 COURANT
 Musique par les Membres de la Musique de la Cité
 ADMISSION, 10 CTS.

FEUILLETON DU "VIOLON."

LA MAIN

On faisait cercle autour de M. Bermutier, juge d'instruction, qui donnait son avis sur l'affaire mystérieuse de Saint-Cloud. Depuis un mois, cet inexplicable crime affolait Paris. Personne n'y comprenait rien.

M. Bermutier, debout, le dos à la cheminée, parlait, assemblait les preuves, discutait les diverses opinions, mais ne concluait pas.

Plusieurs femmes s'étaient levées pour s'approcher et demeuraient debout, l'œil fixé sur la bouche rasée du magistrat d'où sortaient les paroles graves. Elles frissonnaient, vibraient, crispées par leur peur curieuse, par l'avidité et insatiable besoin d'épouvante qui hante leur âme, les torture comme une faim.

Une d'elles, plus pâle que les autres, prononça pendant un silence :

—C'est affreux. Cela touche au "surnaturel". On ne saura jamais rien.

Le magistrat se tourna vers elle :

—Oui, madame, il est probable qu'on ne saura jamais rien. Quant au mot surnaturel que vous venez d'employer, il n'a rien à faire ici. Nous sommes en présence d'un crime fort habilement conçu, fort habilement exécuté, si bien enveloppé de mystère que nous ne pouvons le dégager des circonstances impénétrables qui l'entourent. Mais j'ai eu, moi, autrefois, à suivre une affaire où vraiment semblait se mêler quelque chose de fantastique. Il a fallu l'abandonner d'ailleurs, faute de moyens de l'éclaircir.

Plusieurs femmes prononcèrent en même temps, si vite que leurs voix n'en firent qu'une :

—Oh ! dites-nous cela.

M. Bermutier sourit gravement, comme doit sourire un juge d'instruction. Il reprit :

—N'allez pas croire, au moins, que j'ai pu, même un instant, supposer en cette aventure quelque chose de surhumain. Je ne crois qu'aux causes normales. Mais si, au lieu d'employer le mot "surnaturel" pour exprimer ce que nous ne comprenons pas, nous nous servions simplement du mot "inexplicable", cela vaudrait beaucoup mieux. En tout cas, dans l'affaire que je vais vous dire, ce sont surtout les circonstances environnantes, les circonstances préparatoires qui m'ont ému. Enfin, voici les faits :

J'étais alors juge d'instruction à Ajaccio, une petite ville blanche, couchée au bord d'un admirable golfe qu'entourent partout de hautes montagnes.

Ce que j'avais surtout à poursuivre là-bas, c'étaient les affaires de vendetta. Il y en a de superbes, de dramatiques au possible, de féroces, d'héroïques. Nous retrouvons là les plus beaux sujets de vengeance qu'on puisse rêver, les haines séculaires, apaisées un moment, jamais éteintes, les ruses abominables, les assassinats devenant des massacres et presque des actions glorieuses. Depuis deux ans, je n'entendais parler que du prix du sang, que de ce terrible préjugé corse qui force à venger toute injure sur la personne qui l'a faite, sur ses descendants et ses proches. J'avais vu égorger des vieillards, des enfants, des cousins, j'avais la tête pleine de ces histoires.

Or, j'appris un jour qu'un Anglais venait de louer pour plusieurs années une petite villa au fond du golfe. Il avait amené avec lui un domestique français, pris à Marseille en passant.

Bientôt tout le monde s'occupa de ce personnage singulier, qui vivait seul dans sa demeure, ne sortant que pour chasser et pour pêcher. Il ne parlait à personne, ne venait jamais à la ville, et, chaque matin, s'exerçait pendant une heure ou deux, à tirer au pistolet et à la carabine.

Des légendes se firent autour de lui. On prétendit que c'était un haut per-

sonnage fuyant sa patrie pour des raisons politiques ; puis on affirma qu'il se cachait après avoir commis un crime épouvantable. On citait même des circonstances particulièrement horribles.

Je voulus, en ma qualité de juge d'instruction, prendre quelques renseignements sur cet homme ; mais il me fut impossible de rien apprendre. Il se faisait appeler sir John Rowell.

Je me contentai donc de le surveiller de près ; mais on ne me signalait, en réalité, rien de suspect à son égard.

Cependant, comme les rumeurs sur son compte continuaient, grossissaient devenaient générales, je résolus d'essayer de voir moi-même cet étranger, et je me vis à chasser régulièrement dans les environs de sa propriété.

J'attendis longtemps une occasion. Elle se présenta enfin sous la forme d'une perdrix que je tirai et que je tuai devant le nez de l'Anglais. Mon chien me la rapporta ; mais, prenant aussitôt le gibier, j'allai m'excuser de mon inconvenance et prier sir John Rowell d'accepter l'oiseau mort.

C'était un grand homme à cheveux rouges, à barbe rouge, très haut, très large, une sorte d'hercule placide et poli. Il n'avait rien de la raideur dite britannique et il me remercia vivement de ma délicatesse en un français accentué d'outre-Manche. Au bout d'un mois, nous avions causé ensemble cinq ou six fois.

Un soir enfin, comme je passais devant sa porte, je l'aperçus qui fumait sa pipe, à cheval sur une chaise, dans son jardin. Je le saluai, et il m'invita à entrer pour boire un verre de bière. Je ne me le fis pas répéter.

Il me reçut avec toute la méticuleuse courtoisie anglaise, parla avec éloge de la France, de la Corse, déclara qu'il aimait beaucoup ce pays, et cette rivage.

Alors je lui posai, avec de grandes précautions et sous la forme d'un intérêt très vif, quelques questions sur sa vie, sur ses projets. Il répondit sans embarras, me raconta qu'il avait beaucoup voyagé, en Afrique, dans les Indes, en Amérique. Il ajouta en riant :

—J'avé eu bôcoup d'aventures, oh ! yes.

Puis je me remis à parler chasse, et il me donna des détails les plus curieux sur la chasse à l'hippopotame, au tigre, à l'éléphant et même la chasse au gorille.

Je dis :

—Tous ces animaux sont redoutables.

Il sourit :

—Oh ! nò, le plus mauvais c'était l'homme.

Il se mit à rire tout à fait, d'un bon rire de gros Anglais content :

—J'avé beaucoup chassé l'homme aussi.

Puis il parla d'armes, et il m'offrit d'entrer chez lui pour me montrer des fusils de divers systèmes.

Son salon était tendu de noir, de soie noire brodée d'or. De grandes fleurs jaunes couraient sur l'étoffe sombre, brillaient comme du feu.

Il annonça :

—C'était une drap japonaise.

Mais, au milieu du plus large panneau, une chose étrange me tira l'œil. Sur un carré de velours rouge, un objet noir se détachait. Je m'approchai ; c'était une main, une main d'homme. Non pas une main de squelette, blanche et propre, mais une main noire desséchée, avec les ongles jaunes, les muscles à nu et des traces de sang ancien, de sang pareil à une crasse, sur les os coupés net, comme d'un coup de hache, vers le milieu de l'avant-bras.

Autour du poignet, une énorme chaîne de fer, rivée, soudée à ce membre malpropre, l'attachait au mur par un anneau assez fort pour tenir un éléphant en laisse.

Je demandai :

—Qu'est-ce que cela ?

L'Anglais répondit tranquillement.

—C'était ma meilleur ennemi. Il ve-

né d'Amérique. Il avé été fendu avec le sabre et arraché la peau avec une caillou coupante, et séché dans le soleil pendant huit jours. Aoh, très bonne pour moi, cette.

Je touchai ce débris humain qui avait dû appartenir à un colosse. Les doigts, démesurément longs, étaient attachés par des tendons énormes que retenaient des lanières de peau par places. Cette main était affreuse à voir, écorchée ainsi, elle faisait penser naturellement à quelque vengeance de sauvage.

Je dis :

—Cet homme devait être très fort.

L'Anglais prononça avec forceur :

—Aoh yes ; mais je été plus fort que lui. J'avé mis cette chaîne pour le tenir.

Je crus qu'il plaisantait. Je dis :

—Cette chaîne maintenant est bien inutile, la main ne se sauvera pas.

Sir John Rowell reprit gravement :

—Elle voulué toujours s'en aller.

Cette chaîne été nécessaire.

D'un coup d'œil rapide j'interrogeai son visage, me demandant :

—Est-ce un fou, ou un mauvais plaisant ?

Mais la figure demeurait impénétrable, tranquille et bienveillante. Je parlai d'autre chose et j'admirai les fusils.

Je remarquai cependant que trois revolvers chargés étaient posés sur les meubles, comme si cet homme eût vécu dans la crainte constante d'une attaque.

Je revins plusieurs fois chez lui. Puis je n'y allai plus. On s'était accoutumé à sa présence ; il était devenu indifférent à tous.

Une année entière s'écoula. Or un matin, vers la fin de novembre, mon domestique me réveilla en m'annonçant que sir John Rowell avait été assassiné dans la nuit.

Une demi-heure plus tard, je pénétrais dans la maison de l'Anglais avec le commissaire central et le capitaine de gendarmerie. Le valet, éperdu et désespéré pleurait devant la porte. Je soupçonnai d'abord cet homme, mais il était innocent.

On ne put jamais trouver le coupable.

En entrant dans le salon de sir John, j'aperçus du premier coup d'œil le cadavre étendu sur le dos, au milieu de la pièce.

Le gilet était déchiré, une manche arrachée pendait, tout annonçait qu'une lutte terrible avait eu lieu.

L'Anglais était mort étranglé ! Sa figure noire et gonflée, effrayante, semblait exprimer une épouvante abominable ; il tenait entre ses dents serrées quelque chose ; et le cou, percé de cinq trous qu'on aurait dits faits avec des pointes de fer, était couvert de sang.

Un médecin nous rejoignit. Il examina longtemps les traces des doigts dans la chair et prononça ces étranges paroles :

—On dirait qu'il a été étranglé par un squelette.

Un frisson me passa dans le dos, et je jetai les yeux sur le mur, à la place où j'avais vu jadis l'horrible main écorchée. Elle n'y était plus. La chaîne, brisée, pendait.

Alors je me baissai vers le mort, et je trouvai dans sa bouche crispée un des doigts de cette main disparue, coupé ou plutôt scié par les dents juste à la deuxième phalange.

Puis on procéda aux constatations. On ne découvrit rien. Aucune porte n'avait été forcée, aucune fenêtre, aucun meuble. Les deux chiens de garde ne s'étaient pas réveillés.

Voici, en quelques mots, la déposition du domestique :

Depuis un mois, son maître semblait agité. Il avait reçu beaucoup de lettres, brûlées à mesure.

Souvent, prenant une cravache, dans une colère qui semblait de la démence, il avait frappé avec fureur cette main séchée, scellée au mur et enlevée, on ne sait comment, à l'heure même du crime.

Il se couchait fort tard et s'enfermait avec soin. Il avait toujours des armes à portée du bras. Souvent, la nuit, il parlait haut, comme s'il se fût querellé avec quelqu'un.

Cette nuit-là, par hasard, il n'avait fait aucun bruit, et c'est seulement en venant ouvrir les fenêtres que le serviteur avait trouvé sir John assassiné. Il ne soupçonnait personne.

Je communiquai ce que je savais du mort aux magistrats et aux officiers de la force publique, et on fit dans toute l'île une enquête minutieuse. On ne découvrit rien.

Or, une nuit, trois mois après le crime, j'eus un affreux cauchemar. Il me sembla que je voyais la main, l'horrible main, courir comme un scorpion ou comme une araignée le long de mes rideaux et de mes murs. Trois fois, je me réveillai, trois fois je me rendormis, trois fois je revis le hideux débris galoper autour de ma chambre en remuant les doigts comme des pattes.

Le lendemain, on me l'apporta, trouvé dans le cimetière, sur la tombe de sir John Rowell, enterré là ; car on n'avait pu découvrir sa famille. L'index manquait.

Voilà, mesdames, mon histoire. Je ne sais rien de plus.

Les femmes, éperdues, étaient pâles, frissonnantes. Une d'elles s'écria :

—Mais ce n'est pas un dénouement cela, ni une explication ! Nous n'allons pas dormir si vous ne nous dites pas ce qui s'était passé, selon vous.

Le magistrat sourit avec sévérité :

—Oh ! moi, mesdames, je vais gâter, certes vos rêves terribles. Je pense tout simplement que le légitime propriétaire de la main n'était pas mort, qu'il est venu la chercher avec celle qui lui restait. Mais je n'ai pu savoir comment il a fait, par exemple. C'est là une sorte de vendetta.

Une des femmes murmura :

—Non, ça ne doit pas être ainsi.

Et le juge d'instruction, souriant toujours, conclut :

—Je vous avais bien dit que mon explication ne vous irait pas.

FIN

Imp. par l'Imprimerie Générale, 45 Place Jacq.-Cartier

CHARLES BELLEAU, gérant.

